

JEAN-CLAUDE VOLOT, CHASSEUR DE TÊTES

Si François Pinault et Bernard Arnault ambitionnent d'écrire l'histoire de l'art en train de se faire – en se satisfaisant le plus souvent d'alimenter l'histoire du marché de l'art –, le maître de l'Abbaye d'Auberive réécrit à sa façon une autre histoire de l'art. Patron hors-norme, Jean-Claude Volot collectionne l'art hors-norme dans son fief de Haute-Marne, à la manière d'un nouveau Daniel Cordier. Dépassant les clivages entre art brut et art savant, choisissant les artistes sans aucun souci de leur notoriété, la collection de l'Abbaye d'Auberive portraitise la condition humaine en unissant ce qui est disjoint. Mettant ainsi en regard les figures de Chaissac avec celles de Korichi ou celles de Witkin avec celles de Vantusso, la Halle Saint-Pierre rassemble 600 chefs-d'œuvre méconnus, d'une collection qui compte plus de 2500 pièces. Portrait de l'artiste en collectionneur libre.

ENTRETIEN AVEC EMMANUEL DAYDÉ

L'Esprit Singulier – collection de l'Abbaye d'Auberive
La Halle Saint-Pierre, Paris. Du 30 mars au 26 août 2016

L'Apologie de la nature, Résurgences – Gustave Courbet face aux artistes contemporains. Abbaye d'Auberive. Du 4 juin au 25 septembre 2016

Emmanuel Daydé | Comment devient-on collectionneur et pourquoi collectionne-t-on ? Le sait-on seulement ?

Jean-Claude Volot | Oui, bien sûr, parce que collectionner, c'est une façon très concrète de soigner une très sérieuse névrose. J'ai toujours collectionné de tout. À 8 ans, je collectionnais des timbres. Après, cela a été des gravures de Dürer – qui ne sont pas d'une grande tendresse, mais j'aime les formes d'art de toutes les époques. La première œuvre d'art originale unique que j'ai achetée, c'est un Gen Paul de 1928, en pâte, très expressionniste, une sorte de Soutine en plus « *light* ». Et là, ça m'a intéressé. J'avais 28 ans et un peu d'argent – parce que je m'étais mis à mon compte en 1973 sur les matières plastiques polymères haut de gamme, qui allaient très bien marcher. Je tombai alors sur CoBrA, Karel Appel, Jorn et tous ceux qu'ils ont inspiré (Gillet, Maryan, etc.). Mon pauvre fils, qui est né en 1975, s'appelle Karel, alors c'est

facile à situer ! Les œuvres de Tanguy me fascinaient, mais comme je n'avais pas les moyens d'en acquérir, je me suis tourné vers d'autres surréalistes, comme Hans Bellmer, ou post-surréalistes, comme Fred Deux. Après cela arrivent les singuliers, comme le très graphique Chaissac, le très poétique Pons ou le foudroyant Nitkowski. Tous sont des artistes très libertaires. C'est cette qualité que j'appréciais particulièrement chez Rebeyrolle, notamment dans sa série contre l'encyclique du Pape Jean-Paul II, *Splendeur de la Vérité* (où un homme éjacule sur les cadavres pourrissants d'un capitalisme jeté aux ordures). J'aime aussi de grands iconoclastes comme Alexandre Alfandari, qui exécuta 83 œuvres – dont le *Chemin de croix d'un âne* – avant de se suicider le jour de ses 33 ans. Aujourd'hui, j'ai envie de démarrer une nouvelle collection, dévolue cette fois-ci à l'art populaire – dans l'esprit des céramiques de la Révolution culturelle chinoise que Martine Lusardy, la



Fabien Cerrudo. *Aux marelles*. 2002, technique mixte sur toile, 195 x 130 cm. Collection Abbaye d'Auberive.

directrice de la Halle Saint-Pierre, a choisi d'exposer aux côtés des peintures et des collages de l'apocalyptique Du Zhenjun.

Transcendant les genres et mixant les styles, l'unité de votre collection – si elle

existe – pourrait cependant provenir d'un goût marqué pour la figuration humaine. Vous qui avez été un capitaine d'industrie atypique – et qui demeurez le médiateur national des entreprises –, avez-vous jamais cessé, au fond, d'être un chasseur de têtes ?



Zoran Music. *Autoportrait, Poltrona Rosa II*. 1996, huile sur toile, 162 x 97 cm. Collection Abbaye d'Auberive.

S'il fallait un mot, un seul, pour désigner toute ma collection, c'est bien le mot « humain », sous toutes ses formes, qui me vient à l'esprit. La collection touche – et peut-être même uniquement – à la condition humaine. Quand j'achète du Street Art par exemple, je m'intéresse tout spécialement aux portraits de clochards de C215, à tous ces visages anonymes qui confrontent les passants à leur propre humanité.

D'où la quasi absence dans la collection de toute forme d'abstraction ?

Jean-Claude Volot | J'apprécie effectivement assez peu l'abstraction, sauf si elle revêt un caractère expressionniste, comme chez Gao ou Doucet, le seul Français de CoBrA. Ce que je recherche avant tout chez un artiste, c'est la puissance. Mais comment exprimer cette humanité que je recherche sans figurer le

visage ou le corps ? Dans la peinture asexuée de Jean Rustin, par exemple, on peut apprécier séparément la tête ou le corps, qui fonctionnent très bien l'un sans l'autre.

Avez-vous le sentiment de réécrire une autre histoire de l'art contemporain ?

Jean-Claude Volot | Ce serait très prétentieux de ma part. Mais quand une collection comme celle-ci atteint la taille critique de 160 artistes, elle devient la patronne. Je ne suis plus qu'un ouvrier à qui elle donne des ordres. Le fou, c'est moi, et ma fille Alexia – qui gère la collection –, le garde-fou. Quand on me demandait : « C'est quoi la ligne artistique ? », au début, je ne savais quoi répondre. C'était strictement mon goût : « j'aime » ou « j'aime pas ». Mais les années avançant, l'histoire de l'art s'est installée dans ma culture et la collection est devenue très transverse. Au fil du temps, elle s'est imposée à moi en me demandant de la faire plus belle, de l'établir comme une référence. Pour que madame la collection me foute la paix, il a fallu que je la complète avec tels et tels artistes qui lui manquaient : un beau Zoran Music de 1972, un magistral Maryan de 1965 ou la dernière photographie de Myriam Mihindou. Pour acquérir une œuvre de la série *Nous ne sommes pas les derniers* de Music, j'ai ainsi dû batailler avec le musée de Tel Aviv. Et j'avoue avoir été étonné que Martine Lusardy associe ce chef-d'œuvre avéré de l'histoire de l'art du XX^e siècle avec les êtres hybrides et disproportionnés de l'artiste syrien Sabhan Adam. Mais tous deux côtoient le tragique et explorent les régions obscures de l'âme.

Hervé Di Rosa | Si je puis me permettre d'intervenir, je dirais qu'il y a toujours eu une histoire de l'art parallèle. On découvre aujourd'hui l'histoire de l'art moderne extra-occidental, comme si les Chinois, les Africains ou les Latino-américains – que Monseigneur Volot connaît pour avoir été les chercher sur place – arrivaient tout juste à la fin du XX^e siècle. On achète toujours ce qui est visible, parce que c'est plus facile. Mais comment considèrera-t-on les Meissonier de certains grands collectionneurs dans 20 ans ? Ce qu'essaye Jean-Claude – modestement, comme moi –, c'est de montrer tout ce qui a pu passer inaperçu.

Alexia Volot | Unité, opiniâtreté, curiosité, générosité : le voilà le vrai socle de l'Abbaye d'Auberive ! ■

Sabhan Adam. *Sans titre*. 2004, technique mixte sur toile, 182 x 147 cm. Collection Abbaye d'Auberive.

A
2004

